

TANDIS QUE LA MARÉE MONTE



Kate Quilliec

Kate Quilliec

Tandis que la marée
monte

© Kate Quilliec, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4044-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ceux qui sont venus avant, à ceux qui viendront après,
Et surtout à ceux qui sont là maintenant.*

Avertissement : en raison du contexte historique et des réalités relevées dans la généalogie, ce roman évoque à plusieurs reprises des fausses couches et le décès d'enfants en bas âge.

Avertissement 2 : Les personnages ne faisant rien qu'à avoir le même nom, vous trouverez en fin d'ouvrage un arbre généalogique pour vous repérer dans tout ça.

1^{ère} partie : Enfance

Chap. 1

Bienvenue dans l'histoire

En avril 1764, la Grande-Bretagne instaura le *Sugar Act* dans ses Treize colonies d'Amérique. Cette loi protectionniste leur interdisait d'importer du sucre français et espagnol. Elle marquait l'une des premières étapes du mécontentement qui conduirait les colons à se soulever contre le gouvernement britannique.

Le 10 mai de cette même année, de l'autre côté de l'Atlantique, Jean Le Drezen attendait devant la porte de chez lui. À l'intérieur, il entendait les gémissements sourds de Périne et les encouragements de la sage-femme.

Son épouse ne se plaignait jamais. Hier encore, elle était debout, à lui servir sa soupe tout en surveillant Marie, qui s'amusait par terre avec un vieux tissu qu'elle traînait partout avec elle. Le service terminé, elle avait dû s'asseoir pour donner lui donner le sein. La fillette avait du mal à partager le repas de ses parents, le lait était la seule nourriture qu'elle acceptait sans difficulté. À bientôt deux ans, et avec l'arrivée imminente d'un nourrisson, il faudrait bien qu'elle abandonne cette habitude et change son alimentation. Gênée par le ventre qui sursautait sous les coups de pied de son successeur, elle se tortilla pour prendre sa part. Au fond d'elle, sans que personne ne le lui ait expliqué, elle pressentait que ces moments lui étaient désormais comptés.

Périne l'avait soudain repoussée et s'était pliée en deux. Jean avait levé la tête de sa gamelle. Inquiet, il avait observé ses lèvres crispées, ses yeux mi-clos. Puis elle s'était redressée, avait attiré sa fille contre elle. Il l'avait entendue murmurer « Profite. Bientôt, ce ne sera plus pour toi. » Ses soupçons renforcés, Marie s'était serrée contre elle. Jean avait replongé le nez vers sa soupe. Périne semblait souffrir plus que pour les deux précédents. À moins qu'il n'ait déjà oublié comment cela s'était passé ? Possible... Mais il ne parvenait pas à se défaire d'un mauvais pressentiment. Ou alors était-il préoccupé pour les futures récoltes ? Ses craintes se mêlaient en une sourde anxiété qu'il maîtrisait mal.

Jean était laboureur. Un laboureur aisé. Il possédait deux bœufs, une charrue, plusieurs chevaux une soixantaine de moutons... Et plusieurs ouvriers sous ses ordres. Mais il lui manquait un garçon.

Il en avait eu un, quelques mois après son mariage avec Périne. Il ne possédait pas encore cette ferme, alors. Ils vivaient tous deux à Penmarch, près du port et

de Jeanne Keraudren, la mère de Périne. Celle-ci avait assisté sa fille pour son premier accouchement. Il était rassurant de la savoir près d'eux, prête à leur apporter les conseils de son expérience.

Ils avaient appelé ce petit garçon Jean-Louis. Il était né à la fin de l'année, quand les jours sont de plus en plus courts, et le temps de plus en plus froid. Il leur semblait qu'il attrapait toutes les maladies des nouveau-nés. Périne ne cessait de courir chez sa mère demander quel remède donner à son enfant. Sept mois d'inquiétudes. Puis, plus rien. Le petit Jean-Louis les avait quittés.

Très vite, Périne se trouva de nouveau enceinte. L'espoir ressurgissait. Ce fut une fille qui vit le jour, un beau dimanche de mai de l'an 1762. Ses parents n'osèrent pas se réjouir. Trop d'enfants ne dépassaient pas leur première année, ils craignaient de revivre les tourments qu'ils avaient endurés pour leur premier né.

Pourtant, Marie grandit sans souci, et ses parents se rassurèrent. Un an plus tard, Périne lui prodiguait les caresses et les baisers dont elle l'avait privée jusqu'alors. Elle acceptait de s'attacher à sa fille, et en même temps de se détacher de sa mère. Jean avait obtenu une opportunité à quelques kilomètres de là, à Plomeur. Une ferme, qui leur permettrait de prospérer et d'élever leurs enfants à l'abri du besoin.

C'était à la porte de cette ferme, presque deux ans jour pour jour après la naissance de Marie, que Jean attendait dans l'angoisse la délivrance de son épouse.

Ce matin-là, Jean n'était pas parti aux champs. En se levant, au lieu de voir Périne servir le petit-déjeuner, comme à son habitude, il l'avait trouvée appuyée sur la table. Elle soufflait fort en se tenant le ventre. Elle ne répondit pas quand il essaya de lui parler.

Marie ne dormait plus. Elle pleurait en silence, agrippée aux jupes de sa mère.

Jean ne se souvenait pas que Périne ait été dans cet état pour ses deux accouchements précédents. Une angoisse lui serra le cœur. Et si, cette fois, il perdait non seulement un enfant, mais aussi son épouse ? Il s'élança hors de la chaumière. Sa course le porta chez Louise Le Drezen. Sa mère avait assisté à de nombreux accouchements, et lui avait promis de venir, quelle que soit l'heure, si Périne le désirait.

La jeune femme aurait préféré être aidée par sa propre mère mais, à cet instant, elle n'était pas en état d'exprimer ni même d'avoir le moindre avis. Elle se sentit momentanément soulagée en voyant Louise apparaître. Elle espérait

qu'elle saurait la guider afin que tout se passe bien.

Louise, pourtant, comprit que quelque chose n'allait pas dès qu'elle l'aperçut. Les lèvres pâles, serrées, les joues livides, elle se tenait debout, les doigts crispés sur le bois de la table. Un pli barrait son front. Marie pleurait, toujours accrochée à sa jupe.

Louise se tourna vers Jean.

— Elle ne peut pas rester, souffla-t-elle. Je ne sais pas comment les choses vont tourner.

Interdit, il ne réagit pas.

— Emmène-la chez Jeanne, insista-t-elle. Mais l'inquiète pas. Dis-lui que je m'occupe de tout, elle doit pas venir. Je veux pas qu'elle soit là, si...

Jean secoua la tête. Sa mère ne finirait pas sa phrase, mais il avait compris. Il s'approcha de Marie, décrocha sa main de la jupe qu'elle refusait de lâcher, et l'entraîna à l'extérieur. La fillette pleura tout le long du trajet qui menait chez Jeanne Keraudren. Elle ne comprenait pas la situation, elle voyait seulement sa mère souffrir. Jean ne savait que dire pour la rassurer, alors ils cheminèrent en silence.

La vieille femme attendait leur venue. Elle avait rendu visite à sa fille deux jours auparavant pour lui prendre un peu de linge à laver. Depuis quelques semaines, elle l'aidait dans cette tâche qu'elle estimait bien trop fastidieuse dans son état. Elle lui avait trouvé mauvaise mine. Elle assura à Jean qu'elle garderait Marie autant que cela serait nécessaire.

Pendant son absence, Louise s'était approchée de Périne. Elle passa la paume sur son ventre. Lui posa quelques questions. Puis, elle prit dans l'armoire un grand drap qu'elle étendit sur la table. Elle ajouta un oreiller, récupéré dans le lit clos. En passant, elle jeta un coup d'œil au berceau placé sur le banc du lit. Il était préparé. Une couverture de laine grise se détachait sur le blanc de la courtepoinete.

Elle chercha le linge prévu pour le nouveau-né. Les langes attendaient sur l'étagère du bas, à gauche. Une robe bordée de dentelle patientait, pliée avec soin. Jean-Louis, puis Marie, l'avaient portée pour leur baptême. Elle leur avait été offerte par l'amie d'enfance de Périne, brodeuse de son état. Elle avait quitté la campagne pour s'installer en ville, où elle confectionnait des pièces raffinées pour la bourgeoisie locale. Elle avait pris le temps d'en réaliser une pour son premier-né. La robe avait été précieusement conservée entre chaque naissance et Jean espérait qu'elle servirait encore quelques fois.

Elle installa ensuite sa belle-fille sur un tabouret et lui tint la main tout en murmurant des paroles rassurantes.

Lorsque Jean revint, elle quitta son chevet.

— Il faut faire venir une sage-femme, chuchota-t-elle. Ça se présente mal, j'ai peur de ne pas y arriver.

— Vous êtes sûre ?

Il avait les moyens, mais il rechignait à dépenser sans nécessité absolue.

— Je vous aiderai s'il vous manque de l'argent. Ça se présente vraiment mal, trop mal.

Jean regarda sa femme. Toujours assise sur son tabouret, elle s'était adossée au mur. Une main sur son ventre, elle respirait profondément.

— Elle a l'air d'aller mieux...

Périne se redressa péniblement. Elle avait entendu leur échange.

— Non... Non, c'est pas mieux... Je veux une sage-femme...

Elle si économe, si résistante. Si elle le disait...

Jean se dirigea vers la cheminée. Il fit pivoter la pierre d'angle. Une petite bourse marron glissa dans sa main. Des pièces tintèrent.

— Allez la chercher, j'ai assez pour payer ce qu'il faut.

Louise s'empara du pochon et sortit.

Le soleil commençait à disparaître à l'horizon. Louise était revenue avec la sage-femme depuis plusieurs heures déjà. Elles avaient enjoint à Jean de rester à la porte.

Il aurait pu retourner surveiller le travail des champs. Il aimait s'activer auprès de ses employés, vérifier que tout s'accomplissait selon ses visées. Il n'était pas parvenu à s'y résoudre... Il ne servait à rien qu'il reste là, pourtant il était incapable de s'éloigner de son épouse. Il devait être présent auprès d'elle.

Louise apparut sur le seuil. Elle lui apportait un quignon de pain et du fromage. Un casse-croûte pour l'aider à prendre son mal en patience. Au regard interrogateur qu'il lui lança, sa mère se contenta de hausser les épaules. Elle disparut à l'intérieur. Il n'entendait plus aucun bruit. Il s'assit sur une pierre, adossé au mur de la chaumière. Le ventre noué, il se força à avaler quelques bouchées. Cela l'occuperait...

Soudain, une brusque agitation se déclencha. Discrètement, il entrouvrit la porte. Le visage collé au battant, il observa. Il ne voyait pas le visage de Périne, seulement sa main crispée sur le bras de Louise, qui semblait lui caresser les cheveux. La sage-femme se tenait au bout de la table, au niveau de ses jambes.